

ÊTES VOUS RESENTIMENTAL ?

MARC MORALI

« L'ombre de la chair doit être de terre brûlée, ombre d'une chair, avec des mises à feu, avec des enterrements. Mais les ombres sont-elles l'objet ou bien le matériau de ses empreintes »¹

Ressentiment, quand le passé prend corps, quand l'Autre muni d'un corps occupe l'espace dans un débordement qui devient menace, persécution, présence d'un regard qui vise. Quand l'absence inhumaine fait voler en éclat toute possibilité de deuil, quand fait soudain retour « l'existence du terrible dans chaque parcelle d'air », l'ombre, revenue de son royaume imaginaire, fait entendre pour preuve de sa présence un cri jusque-là inouï : Avez-vous des oreilles pour entendre ce cri ?

Plus rien, qu'un souffle, il se heurte à la matière présente : vibration sans cause, peut-on faire l'économie de lui prêter un sujet ? Comme le souligne Didi Hubermann, le peintre contemporain Parmiggiani propose d'appeler *Delocazione* la trace visible de ces souffles, génies des non-lieu, hantises déplacées.

Un sujet est là, présence première ; j'en suis l'électron captif. Je tourne autour de ce lieu que j'appelle le passé. Sentir, c'est comme en éprouver la frontière invisible, la distance irrémédiable, la sensation commence dans le vide et se termine lorsqu'elle atteint à nouveau le vide, elle est ce lieu paradoxal, où l'atmosphère prend corps.²

Tout ceci annule l'incertitude, la fiction de l'histoire. Le passé existe comme élément de re-pli. Le pli du ressentiment remblaie la faille, la menace d'un ravissement imminent, il délocalise le passé, et ferme l'écrin de nos hantises : ce n'est point tant le fantôme qui hante l'objet, mais l'objet qui hante l'espace : le fantasme n'est pas tant l'accolement de la jouissance à une représentation, comme le dit Freud, que celle d'un manque à représenter.

Le manque à représenter est La Faute Première³

Le ressentiment, à l'opposé du pardon, au regard de quel crime, quelle faute, quel acte irrémédiable se pose-t-il ? Cet acte garderait-il toute son intensité, toute sa force, à tous les moments de la vie, indépendamment de la présence de telle ou telle personne, dans tel ou tel événement ?

Il s'agit d'un faux pas irrémédiable : Le ressentiment est un pas, un pli. Partir de la faute, de la culpabilité ancrerait sans précaution la question du ressentiment dans la névrose. Or, le ressentiment est ce qui vient à partir du moment où la faute n'est pas établie, n'est pas imputable à l'autre que je suis, au Moi, ou même à cet autre dans lequel je pourrais me reconnaître. Mais, comme dans cet autre, je ne me reconnais pas, il faut bien – au sens de la structure s'entend - qu'il s'y fasse quelque consistance. Pas de côté au regard du monde de la névrose, du monde obsessionnel, de toutes ces séries que Freud met en équivalence dans « Totem et Tabou » à partir de la question du *religio*, le ressentiment tisse un pansement sur ce qui radicalement ne fait pas lien, d'un défaut de paranoïa. Non pas défaut de la paranoïa mais défaut de paranoïa, c'est-à-dire qu'au-delà du monde névrotique, quelque chose ne vient même pas faire *altercative*, coalescence, holophrase entre alternative et altercation⁴.

Ce pansement suggère une image figée. L'idée de souplesse, comme le tampon, l'amortisseur, évoque la figure du Moi tel que Freud l'a élaborée, une structure articulée à la fois sur la question de l'inconscient et sur la question de l'imaginaire ou de la maîtrise, avec cette capacité de compromis. Il existe une préhistoire de la névrose ; existe-t-il une préhistoire de la psychose ? – Non, répond Lacan de façon claire, il n'y a pas de préhistoire de la psychose, et c'est là le problème.

Vienne, fin du dix-neuvième siècle, explorée par le théâtre et la littérature, la *Selbsthass* –auto-haine-, portait la dimension d'un opérateur dans la création... *Selbsthass* dont on attendait certainement quelque chose au niveau d'une destitution moïque, d'une perte narcissique, pas forcément mélancolique. Mais alors, le ressentiment amputerait quelque chose de l'ordre du Moi, en dessinerait l'empreinte, perte d'ombre, ou plutôt perte de la capacité de synthèse, car le Moi, cette instance si souvent décriée –ressentiment ?- est une instance plutôt souple, sauf justement lorsqu'elle est menacée d'hémorragie.

Il y a toujours une notion de symétrie dans l'image spéculaire, alternative /altercation : le paranoïaque se bat contre quelque chose qui viendrait se dresser en face de lui, comme sa propre figure dans un autre champ, abjection et non objection, ce qui permet d'entendre la paranoïa autrement que comme une catégorie pathologique. En cela, la structure du Moi est paranoïaque, et la connaissance paranoïaque est un moment obligé chez le parlêtre. Dire défaut de paranoïa, c'est dire défaut du Moi, c'est-à-dire incapacité pour le Moi à soutenir devant un événement quelconque la permanence d'une synthèse. Devant l'écroulement du moi, le ressentiment ressuscite un élément nommé « passé » pour venir contenir, soutenir, penser, faire pansement à cette hémorragie. Héraclès mord le sein de sa mère et cette hémorragie fabrique la voie lactée comme hémorragie du monde, légende mélancolique qui touche à l'idée d'une mélancolie originelle ; du reste, Aristote parlait déjà d'un Héraclès mélancolique. Le monde (*Umwelt*) naît de ce que la mère ne se contient plus.

Le ressentiment entre psychanalyse en intention et psychanalyse en extension.

Qu'il y ait du Sujet ne relève pas uniquement d'une structure intrinsèque au parlêtre. Pour qu'il y ait du sujet, encore faut-il que les conditions extérieures s'y prêtent, ce que l'on pourrait appeler les nécessaires présumés sociaux de son émergence.

Il s'agit d'indiquer un écart entre la dimension en intention, de l'ordre de l'effet de structure, condition pour qu'il y ait effet de sujet, soutenu par la structure du fantasme, et la dimension de l'extension comme articulation de la question de l'adresse au champ de l'Autre. L'un des effets du ressentiment serait alors de bloquer, d'inhiber, de couper le signe du rapport au champ de l'Autre. Est-ce une fois de plus la question de la généalogie qui apparaît ? ou pour reprendre notre question, existe-t-il une préhistoire de l'Autre ?

Si l'on réfère la question du ressentiment à l'un des cadres historiques dans lequel elle apparaît, celui de la modernité, Nietzsche définit le ressentiment au regard de la question du temps et Heidegger en précise la portée : « Le ressentiment qui se lève dans la volonté est ainsi volonté contre tout ce qui passe, c'est à dire contre tout ce qui naît, qui reçoit de cette naissance un état, et qui a consistance... Cela, oui, cela seul est la vengeance même : le ressentiment de la volonté contre le temps et son « il était »⁵

L'inconscient freudien n'est pas le passé, mais *Zeitlos* (sans temps) ; l'inconscient est à venir, comme disait Juan David Nasio. Le temps, c'est l'Autre, toujours déjà là ! Localiser l'automatisme de répétition dans le passé, tel serait l'effet du ressentiment.

Il faut alors situer le ressentiment au regard de ce que nous appelons une formation de l'inconscient : peut-on refouler ce qui ne se représente pas mais se « monstre » ? La question du ressentiment nous intéresse en tant que psychanalystes de ce qu'elle actualise la question des conditions nécessaires à la découverte de la psychanalyse, c'est-à-dire la démocratie, référée au champ de la science.

Peut-on séparer les conditions de la découverte de la psychanalyse et celles de son exercice. Même sans démocratie, il y a de la psychanalyse souterraine. Mais s'agit-il de la psychanalyse ou d'une forme de résistance au totalitarisme, que l'on appellerait psychanalyse ? La production du sujet, telle que la psychanalyse peut permettre d'essayer d'en penser les possibilités d'existence, ouvre une brèche dans le tout.

C'est une question qui reste très difficile, et qui renvoie à la méchanceté radicale de l'autre, à sa méchance, mauvaise chance dit Derrida : cela tombe mal, même si cela tombe du ciel, et d'ailleurs

d'où pourrait bien nous venir ce *Fatum*, sinon du ciel, des Dieux de cet espace sacré où ce qui se répète fait signe à qui sait le lire – le devin devance, le fou déplace, l'interprète des songes séduit, le poète est un passeur. Même à substituer un *ça tourne* au *ça tombe*, la *méchanceté* fait énigme : Pourquoi rien ne vient, chez l'autre, arrêter la jouissance ? Comment peut-il prétendre jouir de mon corps, sans limites ? L'énigme alimente le fantasme, qui s'écroule dans la mélancolie, comme le montre Dürer : les outils de la science ne servent à rien puisqu'il n'y a rien à déchiffrer, il y a du Mal, tout simplement, point de haine fondamental, d'auto-haine pourrait-on dire, de pulsion inachevée, suspendue. Un an avant « Deuil et Mélancolie », Freud sait déjà que la haine naît avec l'objet et l'écrit dans « Pulsions et destins des Pulsions ». Qu'est-ce que cet objet premier, sinon la Mère ?

Muttererde ⁶

Quel est le statut de la terre : Réel, Imaginaire, ou Symbolique ?

Le Mont des Oliviers, le Temple, ou l'esplanade des Mosquées existent-ils vraiment ? Que signifie la propriété souterraine du Temple ? On pourrait poser la question autrement : le *Volk ohne Raum*, peuple sans espace, c'est ainsi que se pensait l'Allemagne avant la tempête, est-ce une façon de souligner que seul le trou fait espace ? Qu'est-ce que la Muttererde, terre mère et non patrie ? une terre promise... à condition de faire retour à la mère ? Est-ce le même manque d'espace qui pousse Heidegger à imaginer, dans la Forêt Noire ses « *Holzwege* », chemins du nomadisme de la pensée ?

A quel « il y avait ! » ne cesse t-on de nous référer lorsque dans nos grands débats sur le monde, nous faisons le partage du juste, du geste éthique ? Comment consacre-t-on le passage de la loi nomade à la loi de la cité ?

L'équivalent du terme de ressentiment en grec est *kotos*. C'est un mot rare, absent chez Euripide et chez Sophocle, que l'on trouve dans plusieurs tragédies d'Eschyle. Ce mot désigne très exactement la fonction des Erinyes, déesses qui personnifient la vengeance, en tant que cette vengeance n'est pas encore vengeance symbolique, mais fuite dans l'acte.

Les Erinyes, déesses tectoniques, viennent de la terre. Un mythe témoigne de leur naissance : A l'instigation de Gaïa, la terre, Ouranos avait été émasculé par Kronos, son fils, le temps. Lors de cette opération – le temps figure le réel de la castration -, une goutte de sang tombée sur la terre donne naissance aux Erinyes. Cette origine divine et non humaine les rend immortelles et retrouve l'indication qui parcourt le séminaire de Jacques Lacan⁷ : si les Dieux dans la tragédie figurent ce qu'il nomme le Réel, alors le *kotos*, et partant le ressentiment y trouve son origine.⁸

Dés la scène sur laquelle s'ouvre « Les Euménides », elles sont là, présentes, indifférenciées, sans individualité ni nom propre. Avant même de les voir, le public les entend siffler, hurler, monstres sans forme, puis les découvre :

*« Horrible à dire, horrible à voir de ses yeux... devant cet homme, un étonnant groupe de femmes dort assis sur des sièges. Des femmes ! disons mieux : des Gorgones. Pourtant, je ne les compare pas exactement aux Gorgones que j'ai vues une fois. Celles-ci n'ont point d'ailes ; elles sont noires et d'aspect très ignoble. Elles ronflent avec un bruit inapprochable. Leurs yeux pleurent de pleurs affreux. Leur parure, il ne sied de la porter ni devant les images, ni dans les demeures des hommes. Je n'ai jamais vu d'espèce pareille, ni qu'une terre se vante d'avoir impunément et sans se repentir de ses peines, nourri cette race. »*⁹

La scène centrale est celle du jugement d'Oreste qui a tué sa mère Clytemnestre, elle-même meurtrière d'Agamemnon, son mari, le père d'Oreste. Comment fuir les Erinyes, que l'on porte à l'intérieur de soi ? Voici Oreste condamné à cette situation absurde, et les gardiennes de la vengeance sont là, réclamant la livre de chair dans un mouvement de haine qui se pare des attributs de la loi : "La vengeance ne se donne pas pure, mais donne à sa nature faite d'hostilité l'apparence du droit. Elle

couvre sa nature haineuse en affectant de sanctionner. Châtiment. C'est ainsi que la vengeance se nomme elle-même, se donnant l'illusion de bonne conscience"¹⁰.

Cerné par les ombres, Oreste est pris dans une tourmente dont il ne peut sortir que par la mélancolie¹¹. S'il avait renoncé à tuer sa mère, il aurait été poursuivi par les Erinyes du père. Comme il a tué sa mère, il est poursuivi par les Erinyes de la mère. Il vient donc demander aide et justice à Apollon, en présence du peuple et d'Athéna. Il s'agit donc de mettre en place un profond bouleversement du droit qui vise à la création de la cité, à entendre comme espace muni d'une loi qui suspendra la fuite en avant dans le crime en distinguant haine, folie meurtrière et châtiment. Mais l'antériorité des Erinyes, et le fait qu'elles ne parlent pas impose de difficiles négociations. Devant l'égalité des voix, il incombe à Athéna de trancher. C'est sans surprise qu'elle choisit d'acquitter Oreste, mais l'argument qu'elle déploie mérite toute notre attention :

*« A moi de me prononcer la dernière
Je donnerai mon suffrage à Oreste
Car je n'ai pas eu de mère pour m'enfanter
J'approuve les hommes de tout cœur
Sauf pour me marier. Je suis tout à fait pour le père »¹²*

Pas de mère ! ni même de nourrice ! Athena, sortie toute armée de la tête de son auguste père préfigure l'hystérique dont l'amour pour le père est l'armature nous dira Lacan quelques années plus tard. Mais ce qui se profile va au delà, car ce dont il s'agit tourne autour de la difficulté de concevoir le changement de la loi au regard des différentes modalités de représentation de la femme.

Il reste néanmoins à trouver aux Erinyes la place qui leur convient dans la cité, autrement dit de lier au langage cette fonction aveugle, dévastatrice, dispersante, ce qui pourrait s'entendre comme véritable opération de rectification du rapport au Réel, à partir de laquelle vont pouvoir se déployer dans la cité les affects du politique que sont la crainte et la pitié, éventuellement pacifiables par la catharsis, premier modèle de Freud... Mais ceci est une autre affaire. C'est ainsi que les Erinyes deviendront les Euménides, les bienveillantes, dont enfin le cri, devenu langage, peut répondre à la voix des citoyens. Ainsi se clôt le récit mythique de la naissance de la démocratie athénienne.

Terre brûlée

Deux niveaux de lecture au moins :

Convertir les Erinyes, fabriquer un système plus viable, c'est exporter la guerre à l'extérieur de la cité et échapper, peut-être, à la guerre civile permanente: la loi interdisant la vengeance par le sang entre citoyens détache l'espace de la cité du tellurisme, de l'attachement à la terre. Cette séparation recouvre le choix, la décision de savoir ce que du féminin va être représenté. Ceci préfigure les conflits insolubles qui naissent autour de la confusion entre terre et origine, entre droit du sol et droit du sang.

La mère n'est pas conçue comme mère mais comme réceptacle dans lequel l'enfant va grandir¹³. Eschyle montre l'impossibilité de se soustraire à ce partage : représenter la mère ou représenter la femme. En représentant la mère comme mère porteuse, seule une partie de la femme peut être représentée, et si on choisit de représenter la mère comme mère et non comme mère porteuse, alors quelque chose de la femme échappera radicalement. Dans tous les cas de figure, cette division mère-femme provoque une implosion de la notion même de représentation, sans laquelle ou sur laquelle va s'asseoir toute possibilité de penser le lien social. Trace d'un mythe raturé, le ressentiment est le fond de cette impossible réconciliation, de l'impossible retour vers l'harmonie primitive, au delà de toute promesse, de toute nostalgie. **Dans cette préhistoire de la névrose, il y aurait une sorte d'antinomie, de coupure, entre l'origine, si on peut mettre la mère du côté de l'origine, et le sexuel.** Ce sont ces termes que va élaborer Freud. Peut-être faut-il y lire l'irréductible du malaise dans la civilisation.

Médée Matériau, Heiner Müller.

Rencontre de lecture, Médée est un cri ! Médée tue dans l'enfant l'image de ce mari qui rappelle l'ordre de la cité et ses compromissions. Elle retrouve dans ses hurlements de douleur quelque chose des Erinyes :

« *Moi ta putain, moi ! Moi la mère de tes enfants (...) ainsi criait la Colchide quand vous étiez dans mes entrailles. Elle crie toujours Avez-vous des oreilles pour entendre ce cri ?* »¹⁴

Au-delà de la parole, ce cri est le déchirement dans la modernité, L'Erinye n'est jamais pacifiée, tout juste colonisée, tout comme Médée la barbare, comme tout espace maternel, mais cela les Grecs le savaient déjà : les dieux sont immortels, on ne les change pas. Le ressentiment est un cri qui ne cesse pas de ne pas s'entendre... témoignant de l'inadéquation totale du langage à pacifier quelque chose de la pulsion, certes, mais aussi d'un reste irréductible au fantasme, d'un mouvement qui convoque l'image des pulsions du moi. Au commencement était le désordre.

Figures du ressentiment

Le ressentiment signe l'impossibilité d'inscrire quelque chose de l'ordre de l'après coup, au sens de l'après coup freudien, *Nachträglich* qui s'oppose au *Vorzeit*, temps d'avant, toujours mythique, reconstruit, supposé à partir de la clinique et de ses impasses. C'est ainsi que l'on peut définir le mythe comme venant à l'endroit où la question même fait défaut, où le fantasme doit être soutenu par un énoncé collectif. Mais le névrosé croit qu'il y a vraiment du passé, alors que la science s'occupe de la reconstruction de l'état antérieur, déconstruisant les mythes et remettant en jeu les questions et les apories qu'ils verrouillaient. Peut-on alors mettre le ressentiment du côté de l'hystérie ?

Même si l'hystérique se plaint de l'imperfection du monde, de son injustice, elle ne se plaint jamais qu'à Dieu, le père bien sur ! Cette plainte est une demande d'amour, et si Freud la nomme *Anklagen*, plainte contre, point d'appui, c'est pour mieux souligner le lien qu'elle entretient avec l'identification qui porte son nom. Existe-t-il un objet déjà là pour servir à la satisfaction pulsionnelle ? Non car si la réalité – psychique – est appréhendée avec les appareils de la jouissance, cela ne veut pas dire qu'elle lui soit antérieure¹⁵. La satisfaction regrettée n'a pas d'autre lieu que celui d'une fiction fragile, d'une évocation nostalgique. Pas d'insatisfaction dans le ressentiment, mais tentative, dans un élan de rigueur, d'inscrire une certitude, de promouvoir une réalité prétendue indubitable, là où la croyance se déchire, là où le père pâlit. Aujourd'hui, ceci s'appelle pragmatisme, et son échec dépression, entre paranoïa et mélancolie. Est-ce un paradoxe de plus, l'homme contemporain témoigne d'une grande appétence au registre du sensible, au sens de Kretschmer, bien entendu.

Trois questions

On peut certes faire confiance à la structure pour être capable de fabriquer du sujet, reste néanmoins une question de fond dans le champ de la psychanalyse. Le symptôme peut être entendu comme compromis et la névrose comme défense contre la castration ; cela permet à la cure de suivre son cours. Mais la névrose peut être considérée comme défense contre l'éclatement, ce qui déplace la question du Père et partant, celle du politique. En cela, la clinique des nœuds boroméens, considérée comme un progrès théorique, ou comme une pure spéculation, peut être envisagée comme la nécessité de prendre en compte, dès 1975, les profondes mutations qui commençaient à se lire dans le champ social.

Passer de l'impuissance à l'impossible remet, pour le dire de façon rapide, le sujet devant la question du politique. L'impuissance hystérique fabriquée par l'adolescent le condamne bien souvent à la délinquance, c'est-à-dire à quelque chose qui radicalement ne rencontre jamais le discours politique que sur le mode du rejet¹⁶. Un des progrès dans la cure d'un adolescent pourrait être que de

la délinquance, il passe à la lecture de Bakounine, par exemple. Ce « pas » hypothétique concerne très spécifiquement ce moment de l'adolescence où quelque chose peut être vécu sur le mode de l'impuissance, qui paradoxalement, comme tous les symptômes hystériques, pour reprendre la formule de Lacan, bouche le trou du politique. Attribuer à la délinquance des adolescents d'aujourd'hui une valeur politique intentionnelle, même à la considérer comme une sorte d'invocation à la loi, les remet dans les ornières du Nom du Père. Donner consistance ou même valeur de réalité au symptôme les condamne à se retrouver non-dupes de l'errance dans laquelle ils se perdent. La délinquance ne vient-elle pas à la place laissée vacante par la chute de la croyance au symptôme ?

Les hommes, les femmes, cela semble très problématique aujourd'hui ! voici une formule ressentimentale. Les hommes et les femmes ne sont plus portés par une représentation imaginaire ou fabriqués par le fantasme mais uniquement par les progrès de la génétique, par la technique, sans idéologie. A supposer que la promotion de la technique ne soit pas une idéologie !

Quelque chose semble fonctionner en réseau, qui sépare la notion, le ressentiment, d'un mot chiffonné, ressentimental. Peut-on transformer le ressentiment en bêtise, ce que Lacan appelle son manque d'espoir, soit croire mais savoir que l'on croit ? Ici, pas d'appel possible à la loi, mais fuite dans les aménagements sans fin de la jurisprudence, dont relèvent les affects.

1 Georges Didi-Hubermann « *Génie du non lieu* air, poussière, emprise » Ed de minuit 2001 Paris.

2 op. Cit. p147

3 Sens que donne Jacques Lacan au sinthome : SIN, c'est la faute première.

4 Nous trouvons une référence directe au ressentiment et à la vengeance, dans la pure tradition de Nietzsche, non cité, dans le contexte d'un commentaire de Lacan, le 16 janvier 1963, du cas dit « de la jeune homosexuelle » : « le ressentiment, et la vengeance sont cela, cette loi, ce phallus suprême.. ». Dans la séance suivante (23 1 63), le défaut de paranoïa peut s'explicitier à partir de ces objets « impropres à la moïasation », comme échec de l'homogénéisation de l'image spéculaire « étrange, hors symétrie ».

55 Martin Heidegger *Qu'appelle-t-on penser ?* PUF p71

6 terre mère ou de la mère

7 Jacques Lacan *Le Transfert* au Seuil Paris leçon du 21 décembre 1960

8 il existe une occurrence de ce Kotos attribué aux Dieux dans Agamenon, vers 635, (op. cit. note 8) où des démons pleins de Kotos accomplissent la tâche des Erinyes.

9 Eschyle « *Les Euménides* » in *Tragiques Grecs*, Bibliothèque de la Pléiade

10 op cit. "Was heisst denken ?", titre dans lequel Lacan introduit la dimension d'un Witz : qu'appelle-t-on penser ?, que hait la pensée ? heisst-hast : ce qui semble haine attise.

11 Il faut citer ici le beau travail de Conrad STEIN, *les Erinyes d'une mère* paru en 1987 chez Calligrammes et aujourd'hui épuisé.

¹² Eschyle op. cit. La Pléiade p 400

¹³ Claire NANCY précise dans un travail en instance de publication ce point au regard de la question du politique de l'époque, à savoir la question du statut de la femme grecque, autour duquel tourne par exemple la question de Médée, et de la haine primordiale.

¹⁴ Heiner Muller *Rivages à l'abandon* in *Germania. Mort à Berlin* p. 16 Ed de Minuit 1985

¹⁵ Jacques Lacan *Encore*, leçon du 13 février 1973.

¹⁶ Voir à ce sujet le magazine littéraire 395, février 2001 consacré à Bernard Marie KOLTES,